

Concert du Nouvel An à Vienne 2014

FRANCE 2. Concert du Nouvel An à Vienne, mercredi 1er janvier 2014, 11h. Chaque année, France 2 diffuse en direct depuis l'Autriche, dans la salle prestigieuse du Konzerthaus de Vienne, le célébrissime et très médiatique Concert du Nouvel An (diffusion par 80 chaînes de télévision dans le monde) qui confirme outre l'excellence de l'orchestre Philharmonique de Vienne, la finesse d'une baguette, en l'occurrence celle de Daniel Barenboim, chef à la triple nationalité, œuvrant pour la paix au Moyen Orient : argentin, israélien et palestinien. Triple identité, véritable défi en soi et symbole pour la réconciliation des peuples ennemis. Un idéal de fraternité bienvenu pour ce 1er janvier 2014. Le programme du concert est annoncé de façon définitive sur [le site du Musikverein](#) le 27 décembre 2013



La diffusion en direct se déroule en deux parties, offrant outre la performance de l'orchestre, celle du corps de ballet de l'Opéra de Vienne, dont les ballets sur les standards signés Johann Strauss I et II, sont réalisés dans les plus beaux lieux touristiques autrichiens (promotion touristique et culturelle oblige !). Cette année, c'est à nouveau Sony classical qui édite cd, dvd, blu-ray du concert événement.

Noël par Les Arts Florissants, William Christie

France Musique, Oratorio de Noël de Bach. Le 24 décembre, à 14h puis 20h. **Les Arts Florissants, William Christie, direction.** Pour Noël, France musique diffuse l'oratorio de Noël de Jean-Sébastien Bach par Les Arts Florissants et leur fondateur enchanteur, William Christie soi-même (concert de 2006). Concert diffusé en différé en deux volets : cantates 1 à 3 à 14h, puis 4 à 6 à 20h... puis à 21h30, veillée de Noël



La magie de Noël par Les Arts Florissants et William Christie

L'ensemble, ambitieux et même vaste, d'une durée totale de 2h30 environ, comprend six parties, parfaitement liées entre elles par un sujet unique, se déroulant avec cohérence de l'une à l'autre. Bach a conçu le cycle pour les 6 jours de fête du temps de Noël 1734/1735. L'ensemble fut créé dans les églises Thomaskirche et Nicolaikirche de Leipzig, sur un livret aujourd'hui attribuable à Picander, mais sans véritable preuves.



Le fil conducteur est donné par le ténor qui raconte, narre, fidèle médiateur et récitant de l'histoire de la Nativité, depuis le recensement de Béthléem, jusqu'à l'adoration des mages. Chaque partie était chantée, un jour après l'autre, et non successivement en un tout continu, du 25 décembre 1734, jour de Noël, jusqu'au 6 janvier 1735, pour l'Epiphanie. En

dramaturge respectueux des Saintes écritures (Passion de Saint-Mathieu et Passion de Saint-Luc), Bach qui a manifestement collaboré au livret, et au choix des textes, structure musicalement son cycle liturgique en citant par intermittence les mêmes familles d'instruments, d'un tableau à l'autre : ainsi, le corps des trompettes en ré, dans les parties I, III, VI.

Les parties I, II, III narrent la prochaine délivrance de Marie, la naissance de Jésus (I) ; l'Annonciation aux bergers (II) ; l'invitation vers Bethléem (II) ; la Troisième partie comporte l'air pour alto, le seul air original de l'Oratorio qui ne soit pas un réemploi d'une mélodie prise dans une cantate précédente : un air où Marie prend la parole et déclare « Renferme mon coeur ce doux miracle... » ; la circoncision (IV) : les mages d'Orient à Jérusalem et l'inquiétude d'Hérode à la nouvelle de la naissance de l'Enfant (V) ; la marche et l'adoration des mages (VI). Le cycle se termine par un choral de triomphe, entonné par la trompette dont la partie de soliste fut composée par Bach pour le virtuose Gottfried Reiche, l'un des musiciens de l'orchestre que le compositeur dirigeait à Leipzig.

Distribution

Les Arts Florissants

William Christie, direction
concert 2006
Illustrations

William Christie (DR)

Hans Memling, *Ange de l'Annonciation* (Paris, musée du Louvre)

Le Lac des cygnes

Le Lac des Cygnes. Arte, le 29 décembre 2013 : 16h puis 16h55...
Le docu puis le spectacle version Noureev (Ballet intégral, Opéra de Paris 2005). Arte dédie une pleine soirée au chef d'oeuvre chorégraphique de Tchaïkovski.



16h : le docu

Tous les chorégraphes les plus inspirés se sont appropriés le ballet de Tchaïkovski, *Le Lac des cygnes*. Créée en 1895, la partition et l'imaginaire visuel que permet la beauté de la musique inspirent chorégraphes sur scène, mais aussi réalisateurs et créatifs au cinéma et jusque dans la publicité. Rudolf Nureev, Matthew Bourne, Mats Ek, Johan Neumeier, Charles Jude, et Dada Masilo (sudafricaine) ont chacun leur propre vision du Lac et ses cygnes romantiques, véritable feu d'artifice du ballet classique tardif. (Documentaire. Réalisation : Chloé Perlemuter, France 2013).

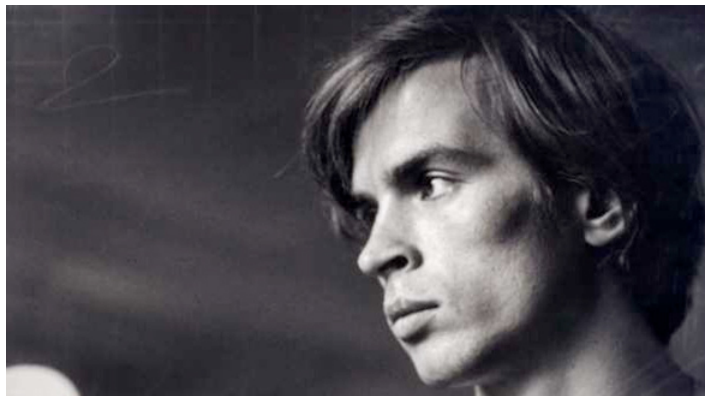


16h55 : le spectacle, le ballet intégral version Rudolf Nureev (1984)

Le lac des cygnes, version Rudolf Nureev.

Le lac des cygnes : Nureev et Tchaïkovski

Rudolf Nureev aborde comme chorégraphe *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski dès 1964 pour l'Opéra de Vienne : il connaît en profondeur l'action du ballet tragique car il y a déjà dansé et le rôle du prince Siegfried et



celui de son ennemi, le manipulateur Rothbart. Une expérience complète qui s'avèrera salvatrice pour le Ballet parisien que le *Tartare* renouvelle à Paris pour l'Opéra vingt ans plus tard dans les années 1980. Auparavant, dans la Cour Carrée du Louvre, en 1973, Nureev danse le rôle de Siegfried, prince noir et maudit, impuissant et rêveur (un Louis II de Bavière déjà avant la vision de Neumeier), mais dans la chorégraphie

traditionnelle de Vladimir Bourmeister et Marius Petipa : une lecture ultra classique que Noureev retrouvera à Paris à l'époque Liebermann et qu'il renouvellera avec la sienne propre ainsi au début des années 1980.

La relation de Noureev et de Tchaïkovski opère comme un lien naturel d'âme à âme ; c'est la raison pour laquelle le danseur chorégraphe aime passionnément réécrire des ballets sur la musique de son confrère romantique ; Pour Manfred et son action ciblant l'inceste (Paris, 1979), Noureev inspiré par Byron choisit encore l'univers symphonique et tourmenté de Piotr Illyitch. Même choix musical pour The Tempest d'après Shakespeare (Londres, 1982), où se taillant la part belle dans le rôle de Prospero, Noureev remodèle avec faste et intériorité la dramaturgie shakespearienne rehaussée encore par Tchaïkovski.



Pour le Ballet de l'Opéra de Paris, Noureev réécrit Le Lac des cygnes qui fait la part belle aux tableaux collectifs (dont la totalité du corps féminin sur scène, guirlande blanche et magique quand tous les cygnes sont sur scène), mais aussi à l'équilibre de chaque rôle dont évidemment les personnages masculins, redéployés. Ainsi pour les 20 ans du prince Siegfried, épris d'Odette (figure blanche) qu'il entend libérer de sa malédiction car elle a été changée en cygne. Mais parmi les

prétendantes choisies par sa mère, se révèle la perfide Odile (la noire) qui a pris les traits d'Odette grâce aux manipulations de l'infâme Rothbart ... Le stratagème et la tromperie ont fonctionné : Siegfried demande en mariage Odile. Le génie de Noureev (nommé en 1982 directeur de la danse à l'Opéra de Paris) fait paraître chaque épisode avec Odette

comme autant d'épisodes d'un rêve et d'un idéal amoureux inaccessible. Noureev a dansé le rôle de Siegfried, être ardent et insatisfait, emblème du désir romantique, dès juillet 1973 dans la Cour Carrée du Louvre (ballet de Vladimir Bourmeister), avec la troupe de l'Opéra de Paris, accompagné à ses côtés de la danseuse débutante alors Ghislaine Thesmar... Production enregistrée à l'Opéra de Paris en 2005.

Dans cette version, la danseuse étoile incarnant Odette est aussi Odile : c'est un défi pour l'interprète que d'exprimer chacun des visages de la femme présente ; instance manipulatrice et séduisante d'Odile ; pure icône amoureuse pour Odile. La noire, la blanche ... Agnès Letestu transfigure cette double présence avec la grâce et l'intelligence qui la caractérise. Un accomplissement au sommet de sa carrière. L'écriture de Noureev si habile et esthétisante, favorisant la crédibilité du jeu de chaque danseur, le talent des danseurs parisiens font de cette production de 2005, un must absolu.

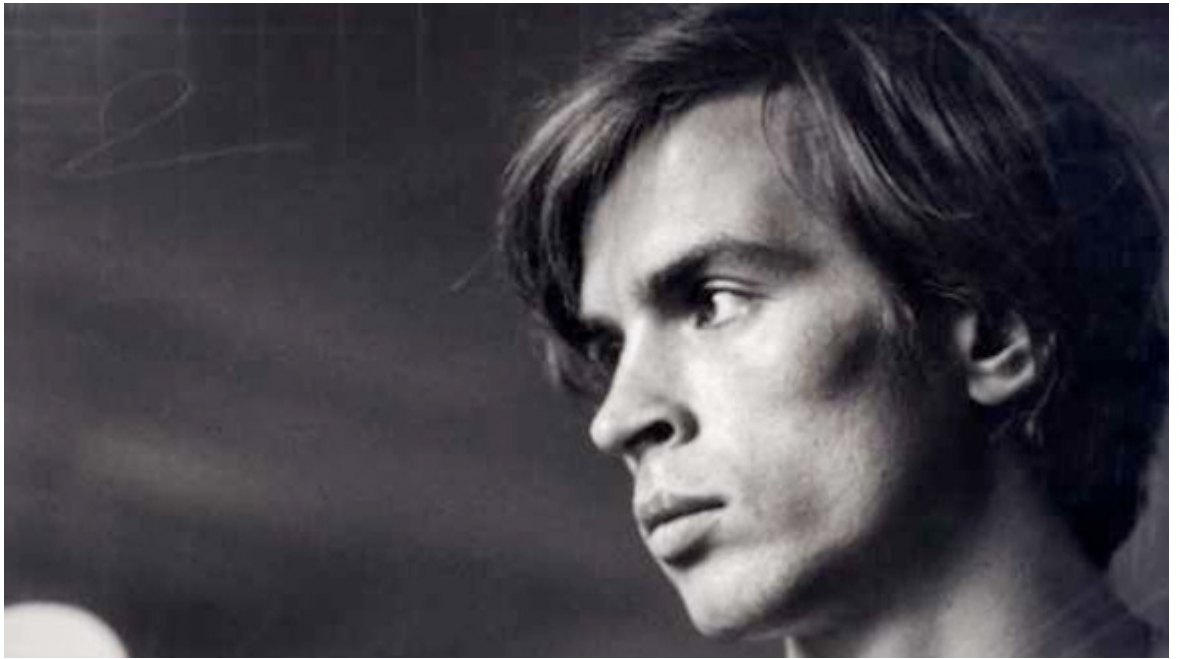


Chorégraphie de Rudolf Noureev
d'après Marius Petipa et Lev Ivanov. Vello Pähn, direction. Avec les Etoiles et le Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Agnès Letestu (Odette/Odile), José Martinez (Siegfried), Karl Paquette

(Rothbart) ...

Notre avis.

Le
docu.
Superb
e
docume
ntaire
signé
Chloé
Perlem
uter
et qui
doit
sa



valeur à la richesse des illustrations visuelles où se croisent les visions multiples et très complémentaires de Charles Jude, John Neumeier, Matthew Bourne ou Rudolf Noureev sur le ballet le plus célèbre et le plus intime de Tchaïkovski. Outre la beauté inépuisable de la musique, c'est l'émergence subtile des épisodes de la vie du compositeur qui affleurent en maints endroits. John Neumeier peut même avec raison souligner la conjonction entre la figure de Siegfried, prince idéaliste, amoureux d'une illusion et de Louis II de Bavière, lui aussi porté par le même délire d'impuissance et d'esthétisme. A cela le chorégraphe d'une rare pertinence ajoute la propre vie de Tchaïkovski, existence frappée par une hypocrisie fatale, celle d'une sexualité interdite, tenue secrète mais qui dévore peu à peu l'esprit.

Oser jouer la carte de l'autobiographie sans rien sacrifier à la poésie des tableaux, voilà l'une des révélations éblouissantes du docu... et l'on comprend que Le Lac des Cygnes est loin d'être un poncif romantique vide de sens, aride en symboles, plat en imaginaire. C'est tout l'inverse.

Le film jongle d'un chorégraphe à l'autre, en suivant cependant le déroulement de l'action. D'acte en acte, on comprend comment l'amour d'Odette, le cygne blanc et pur dont est amoureux Siegfried voue à ce prince un rien trop naïf, un

amour absolu, bien supérieur à son objet. Car le prince se laisse un peu trop facilement berné par Odette selon le calcul du magicien manipulateur Rothbart.

En trahissant le seul être qui pouvait le sauver, Siegfried partage avec son homonyme wagnérien, une impuissance virile qui le condamne définitivement. Ici Siegfried se montre bien indigne de l'amour que lui porte l'aimée ; comme chez Wagner, Brunnhilde éprouve la trahison que lui inflige un héros bien peu loyal...

C'est toute la signification du final de Noureev où le prince seul sur terre tend vainement la main vers le ciel où s'élève les deux figures noires enfin triomphales, assassins du cygne blanc.

On est loin de cette tragédie psychologique dans les ballets décalés de Mats Ek (1987) où le suédois détourne l'action de son développement onirique et amer pour une farce souvent hystérique mais chromatiquement déjantée. Même surenchère chez Matthew Bourne (1995), ballet exclusivement masculin et homoérotique où un héritier Windsor très british se laisse enfin reconforter dans les bras d'un apollon en collant après avoir essuyé les salves agressives d'une nuée d'hommes volatiles (torses nus et en boléro à plumes) dignes des Oiseaux d'Alfred Hitchcock. L'univers visuel de Bourne a été intégré dans la dernière scène du film Billy Elliott. Mais la vision est aussi sombre car le prince finit seul sur son immense lit royal, terrassé mort après une nuit de transe et de possession fatale.

C'est bien la chorégraphie de Neumeier pourtant datée de 1976 (une précocité visionnaire) déjà qui ici se démarque largement du lot : profondeur, justesse, subtilité des parallèles Louis II/Tchaïkovski. Le cygne blanc c'est la femme idéalisée jamais » consommée « , toujours mise à distance que le compositeur a lui-même rencontré et épousé, avec le drame que l'on sait. Même aspiration radicale au rêve, celui d'un prince au rôle étoffé dans le ballet signé Noureev en 1984 ; et pourtant la

figure d'Odette n'en est pas pour autant diminuée, au contraire. « Tout le génie de Noureev, ajoute Brigitte Lefèvre, c'est d'avoir su rendre au cygne blanc sa part féminine. Odette n'est pas seulement une figure idéale, c'est surtout une femme ... » , qui souffre et palpite pendant toute la durée du ballet.

A travers la diversité des approches, Le Lac des cygnes créé en 1895, à la fin du siècle romantique doit à la complexité humaine du compositeur, sa force évocatrice, sa puissance poétique, toujours aussi vive, plus d'un siècle après sa conception. Le propre des grands chefs d'oeuvre est leur capacité à susciter de nouvelles lectures qui n'en altèrent ni n'usent jamais l'insondable richesse sémantique et artistique. Magistral et captivant.

Illustration : Rudolf Noureev et Margot Fonteyn en 1965 à Vienne. Ballet de Matthew Bourne (DR)

Salle II du Mariinsky

Arte. Gala d'ouverture sous la direction de Gergiev. **Une nouvelle salle au Mariinsky pour les 60 ans de Gergiev le magnifique.** Pour ses 60 ans, et les 25 ans de collaboration avec son orchestre de Saint-Petersbourg (Orchestre du Théâtre de Mariinsky), **Valery Gergiev** inaugure en grande pompe la nouvelle salle du Théâtre historique, extension à la mesure de ses projets pharaoniques en Russie. Le tsar de la baguette joue ici plusieurs extraits d'opéras et de ballets sur les musiques de Mozart, Verdi, Bizet, Rossini, Stravinsky, Moussorgski, Beethoven, Gounod, et surtout le maître en ces lieux, Tchaïkovski. La troupe du Mariinsky est complète,

incluant danseurs, musiciens et les équipes techniques pour un gala de prestige affirmant le niveau musical et technique atteint aujourd'hui par le chef, fondateur du lustre culturel à Saint-Petersbourg.

Entre autres stars lyriques participant au spectacle : Anna Netrebko, Olga Borodina, René Pape ... et les danseurs étoiles : Olga Esina, Alexandre Sergueiev, ... sans omettre le pianiste Denis Matsuev et l'altiste Yuri Basmet ...



Curieusement et intelligemment, la programmation est surtout européenne, évitant les poncifs d'une autocélébration de l'art russe ; certes il y a bien la scène de Boris (mais elle est si sublime) cependant, Gergiev équilibre en jouant Mozart, Rossini, Bizet ... Eclectisme et culturelle universelle bienheureux. Best of de la soirée inaugural de la salle II du Mariinsky, enregistrée le 2 mai 2013.

Théâtre Mariinsky II

Gala inaugural 2013

Le Théâtre Mariinsky II : Gala inaugural 2013

Arte, dimanche 22 décembre 2013, 23h35

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète (Paris, MLM, jusqu'au 23 février 2014). A l'occasion de l'exposition qui se tient jusqu'au 23 février 2014 au MLM (Musées des lettres et manuscrits), Gallimard édite un somptueux catalogue, véritable beau-livre, retraçant la carrière et surtout l'oeuvre comme la personnalité de Jean Cocteau. Le cocaïnomane, amant de Raymond Radiguet (jeune auteur aux deux succès fulgurant : *Le diable au corps* et *Le bal du comte d'Orgel*, foudroyé à 20 ans en 1923) se précise dans ses expérimentations esthétiques, soucieux de réinventer le vocabulaire moderne ; puis c'est ensuite Cocteau, compagnon et protecteur de Jean Marais, auquel il offre une carrière d'acteur, ... l'artiste se dévoile ici en autant de miroirs multiples qui réfléchissent une figure passionnante, mêlant vie personnelle et intime et production artistique, écriture poétique, création cinématographique ...

Cocteau le magnifique

Le livre s'ouvre sur un fabuleux cycle de photos grands formats en noir et blanc, au total 8 si l'on compte le visuel de couverture où Jean Cocteau laisse contempler son allure féline de dandy proustien.

A travers la double vision développée par textes et illustrations (la vie puis l'œuvre), c'est un corpus étonnamment visuel qui surgit : dessins énigmatiques, d'une rare richesse de sens, frappant par leur originalité et leurs

résonances multiples, cahiers d'annotations et surtout lettres manuscrites, photos et archives liées à ses films qui ressuscitent tous à leur façon, le » mythe Cocteau « .

Au carrefour des arts, le poète s'affirme tel un prophète inspiré, révélant l'invisible et les secrets enfoui, perles fantasmagoriques du monde ... Contre tous ceux qui l'ont vilipendé et jaloué, Cocteau apparaît avant les Almodovar, Lynch ou Carsen sur les planches, tel le grand réenchateur d'un monde désillusionné, frappé par les crises successives. C'est pourquoi son oeuvre nous parle à ce point encore aujourd'hui. Se distinguent pour nous, ses fictions cinématographiques pour lesquelles ses choix musicaux (Auric, Gluck et Wagner dans Orphée par exemple) comptent au nombre des plus belles réalisations poétiques, d'autant plus déconcertantes et magistrales qu'elles se passent de couleurs

...

Détesté par Breton et les surréalistes, le symboliste magnifique Cocteau, inclassable et avant gardiste se distingue par ses pièces de théâtre, et ses films où il revisite les mythes antiques (Antigone, Orphée ...). La finesse d'un langage qui parle à l'imaginaire, nourrit une soif constante pour réinventer formes et modes créateurs. En 176 pages, le



catalogue prépare ou prolonge la visite de l'exposition consacré à l'un des esthètes français les plus captivants qui soient. Superbe ouvrage.

Jean Cocteau le magnifique, les miroirs d'un poète. Catalogue de l'exposition. Musée des Lettres et Manuscrits, Paris, du 11 octobre 2013 au 23 février 2014. Coédition Gallimard/Musée des Lettres et Manuscrits. Parution : octobre 2013. EAN : 9782070142705

Bloody Daughter. Argerich mère et fille

Arte, le 18 décembre 2013, 22h45. Bloody Daughter. Les Argerich, mère et fille. Docu, portrait de famille. Elle a du cran la fille Argerich qui longtemps après avoir été jalouse des fans de sa mère, Martha (née en 1941), immense pianiste, comprit qu'elle était la fille d'une ... déesse. Stéphanie a un sacré tempérament (c'est donc bien la » bloody daughter » du titre de ce film hors normes, une sacré fille -)... en mode narratif à la première personne, la jeune femme raconte son enfance, son adolescence, sa relation à la mère, à la soeur, aux frères ... car le clan est étendu : Martha Argerich qui ne s'est jamais marié a collectionné les compagnons ; elle a toujours aimé vivre en communauté, accueillant aussi de jeunes pianistes devenus nounous de ses filles chéries.

Stéphanie filme le quotidien d'une famille élargie où rayonne le noyau maternel ; c'est un hommage tendre à la mère à la fois douce et énigmatique, secrète voire autiste ; d'une félinité toujours évanescence, Martha se dévoile ici sous un autre jour ; elle qui n'aime que travailler la nuit ou discuter jusqu'à plus d'heure ...

Chroniques familiales

A la fois lionne impériale – avec sa longue tignasse grisonnante-, tigresse et chatte caline, la plus grande pianiste actuelle, élève de Michelangeli, Magaloff, ... gagne a contrario de ce qu'elle aurait déclaré dans un docu classique et explicatif, un nouvel éclairage où la femme insatisfaite, toujours en quête (d'idéal) préfère souvent le silence ou de vagues paroles suspendues ... tout tient alors dans des gestes et des regards à peine expressifs et indirects qui en disent infiniment plus que de longs discours. Ce qu'elle dit à Jacques son impresario et ami dans le dressing rrom de sa chambre avant le concert polonais en dit long sur cette solitude insatisfaite proche de l'incommunicabilité.



La caméra filme des instants récents pendant les tournées d'Argerich mère. C'est d'abord à Varsovie où Martha décrocha en 1965 le Premier Prix du Concours Chopin (à 24 ans pour ses interprétations des Mazurkas), puis en Allemagne, lors d'une visite au père, Stephen Kovacevich (lui-même a eu plusieurs fils de ses quatre épouses ... que des fils, sauf avec Martha donc).

Au coeur d'une narration affectueuse et pudique, le visage et la présence de Martha se précisent par ses contradictions. Ce que l'âme ne sait exprimer, la pianiste unique le dit sans

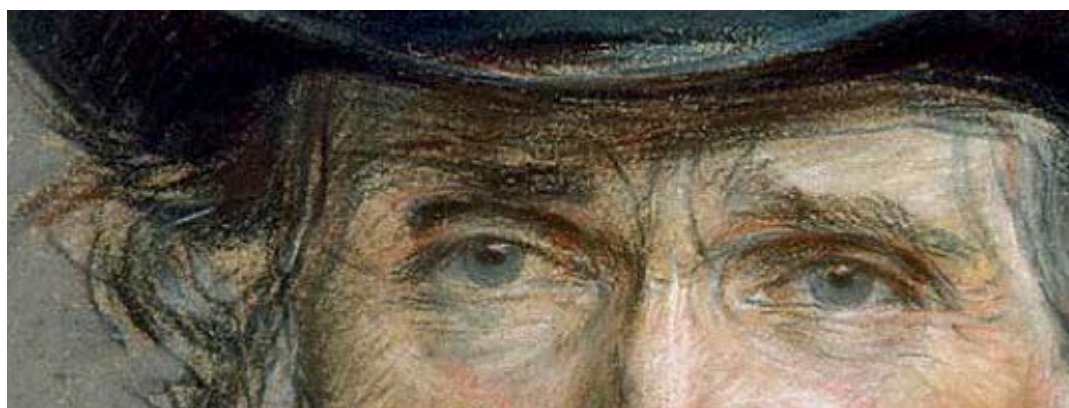
sourciller à son clavier : artiste époustouflante, mère vaporeuse, femme énigmatique...

Bloody Daughter. Film de Stéphanie Argerich. Arte, mercredi 18 décembre 2013, 22h45.

La Traviata à la Scala

[Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013.](#) En direct sur Arte, le 7 décembre. Diana Damrau chante Violetta., sous la direction de Daniele Gatti pour l'ouverture de la nouvelle saison de la Scala de Milan. Prise de rôle attendue et certainement aussi convaincante que sa Gilda (Rigoletto, sa rôle verdien d'envergure précédent) ... Le théâtre scaligène rend ainsi hommage à Giuseppe Verdi pour l'année de son centenaire. Nouvelle production de la Scala, avec aux côtés de Diana Damrau, Piotr Beczala (Alfredo élégantissime), Zelijko Lucic (Germont père)... Mise en scène : **Dmitri Tcherniakov**

Milan, Teatro alla Scala, [Verdi: La Traviata. Du 7 au 31 décembre 2013.](#) Nouvelle production



Charles Valentin Alkan, portrait.

France Musique, le 29 novembre 2013, 16h : Alkan, portrait pour le centenaire. 2013 marque le centenaire de Verdi et de Wagner, c'est aussi celui de **Charles-Valentin Alkan**, leur strict contemporain ; c'est dire assez la place d'un oublié des livres et des encyclopédies de la musique, qui fut rien de moins que l'égal de Berlioz, Chopin et Liszt réunis ! Le texte au style châtié de cette biographie éclairante rappelle la figure et le tempérament hors normes d'un compositeur idéaliste voire spirituel (comme Liszt ou Franck avec lequel il partagea la classe d'orgue au Conservatoire sous la dictée du professeur Benoît). **Né en 1813, mort en 1888, Alkan** est ce » héros Balzacien « , au génie particulièrement précoce, remportant son premier prix de piano au Conservatoire en 1824 à seulement 10 ans !

Alkan : le Berlioz du piano et le Liszt français

L'esprit intérieur, tenté par l'obscurité mystérieuse des sons, Alkan s'écarte très vite de sa virtuosité tapageuse des débuts (celle qu'avait épinglé son maître outre Rhin, Schumann) ; le prodige comme Liszt aime questionner les ultimes limites de la forme et de l'écriture aux confins des espaces connus et des expériences rapportées. Il laisse un



corpus d'une complexité porteuse d'énigmes, permise seulement par des interprètes particulièrement chevronnés, comme en témoignent les 3 grandes études pour les deux mains (1840), puis la Grande Sonate les quatre âges (1847), ...

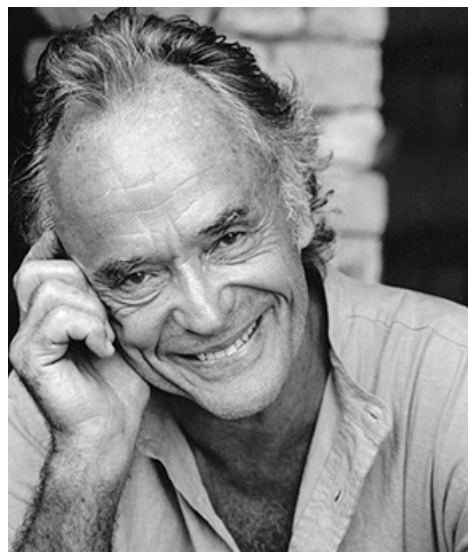
Tout en refusant Wagner, Alkan demeure pénétré par le style sérieux des Allemands, de Bach à Beethoven et Schumann. Fervent apôtre des pianos Erard, comme Liszt, Alkan favorise la diffusion du piano à pédalier (au moment de l'Exposition Universelle de 1855), s'illustre tout autant lors des séries des Petits Concerts dans les Salons Erard à Paris, à partir de 1873 et jusqu'en 1880. Une bonne partie de sa production est teintée d'une ferveur mystique manifeste, toujours accordée au diapason d'une humeur pudique et réservée (il est chargé par le Consistoire dès 1859 de collectionner les chants religieux diffusés dans les Synagogues ...).

Musicien de l'idéal, anti mondain par excellence mais virtuose partout célébré et recherché (comme professeur privé), Alkan nous laisse aujourd'hui une oeuvre impressionnante à redécouvrir : ses défis pour l'interprète comme sa très haute inspiration en font l'un des génies du clavier au XIXème, aux côtés de Chopin ou de Liszt. Chopin, Liszt, Alkan : la trilogie pianistique romantique est ainsi rétablie. Double portrait du pianiste virtuose et du compositeur perfectionniste. Lecture incontournable.

[Charles-Valentin Alkan par Brigitte François-Sappey et François Luguenot.](#) Bleu Nuit Editeur. ISBN : 978 2 35884 023 1. 176 pages. Parution : février 2013.

Jean-Claude Casadesus : le goût des autres. Portrait

Télé. Jean-Claude Casadesus : le goût des autres. Portrait d'un chef engagé, passionné, humaniste, généreux ... Chef d'orchestre de renommée internationale, et depuis de nombreuses années, directeur musical de l'Orchestre national de Lille, Jean-Claude Casadesus se révèle à travers ce documentaire intime et proche tel un artiste humaniste, doué de sagesse, témoignant sans cesse de sa solidarité envers ceux qui sont en marge de la société. La musique est un baume pour l'âme et le cœur : l'activité multiple engagée du maestro lillois nous le montre avec passion et générosité.



Il évoque avec beaucoup d'émotion son enfance à Montmartre, ses parents, ses enfants, ses rencontres. Il nous fait part des liens très forts qui l'unissent à ses musiciens de l'Orchestre national de Lille et définit le rôle du chef, en charge de cette grande famille que constitue l'orchestre.

Notre avis. Enfant d'une famille de musiciens (et de comédiens) – qui a même sa place à Montmartre, **Jean-Claude Casadesus** honore la tradition familiale: le chef d'orchestre qui conduit avec générosité, amour, patience et surtout humilité, le destin des 100 musiciens du National de Lille, se livre devant la caméra à l'occasion de concerts à Lille (Symphonie n°5 de Schubert, Symphonie n°9 de Dvorak), de répétitions autour de Ravel ... Pourquoi devenir chef ? Pour l'envie voire la passion de partager la magie de la musique.

Il est passé par tous les instruments avant la baguette : violon, piano, contrebasse et timbalier (un poste privilégié pour observer ce qui se passe à l'orchestre : j'étais au cœur du réacteur... face aux chefs, un avant poste idéal pour analyser leurs gestes, les bons comme les moins convaincants). Alors à quoi consiste le métier de chef ? Battre la mesure et

tenir le rythme (à la main droite) ; exprimer, souligner, infléchir un caractère à la main gauche... Mais toujours être habité.

Dans son appartement parisien non loin de Montmartre, le maestro présente une partie de ses objets chers dont un intérêt pour les lettres de musiciens (Stravinsky qu'il a approché, Berlioz dont il souligne la bipolarité attachante, éreintante, Darius Milhaud, voisin de quartier très estimé ...). Le chef est un berger, celui qui prépare l'action simultanée des instrumentistes de l'orchestre pour susciter une lévitation émotionnelle collective. Ainsi il faut servir la partition, oser certains partis personnels (comme le rubato, ce temps précipité ou ralenti, offrant la sensation oxygénante du flux et du reflux, de la tension et de la détente...), et obtenir... Un chef d'envergure ne commande pas : il invite chaque musicien à écouter les autres et à se dépasser.

Pour autant, le maestro ne reste pas dans sa bulle artistique : l'art musical est un art vivant qui doit demeurer en contact avec la vie ; c'est pourquoi il est montré dans le docu, chef et musiciens se déplacent jusque dans les prisons et maisons d'arrêt pour y faire souffler un vent d'espérance, y donner une perspective positive. La musique rend meilleur. Comme on aimerait le croire. Bravo maestro ! Portrait simple, direct, éloquent.



« Au clair de la lune », documentaire

Jean-Claude Casadesus, le goût des autres

France 2

Mardi 26 novembre 2013 à 00h30

Documentaire de 54'

Réalisé par : Claude Couderc

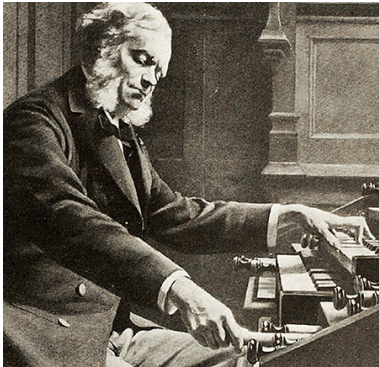
Produit par : Skopia Films – Eric Bitoun et Adèle Menard

Unité Musique et Spectacles vivants : Nicolas Auboyneau – Brice Chappey

César Franck : Symphonie en ré, 1889

France Musique, en direct ce soir, 20h. Franck: Symphonie en ré par Georges Prêtre ...

Georges Prêtre dirige la Symphonie en ré de César Franck



Rien n'est comparable au monument qu'est **l'unique Symphonie de César Franck (1889)** : une synthèse des dernières évolutions symphoniques en France à la fin des années 1880, surtout un commentaire extrêmement personnel et original du symphonisme germanique de Beethoven à Wagner, auquel Franck (1822-1890), wagnériste motivé et

aussi membre de la Société nationale de musique à Paris, entend apporter une sorte de démenti: » il y a bien une autre façon de composer pour l'orchestre après Wagner (et ajoutons aussi après Liszt) « , semble nous dire le génial liégeois. A la fois portée par un souffle spirituel irrésistible (en liaison avec la ferveur personnelle de son auteur), la Symphonie en ré frappe par son audace formelle, sa parfaite architecture comme le jeu subtil des références et correspondances qui se répondent d'un mouvement à l'autre ...

Monument symphonique de 1889

En pratique, la ré mineur (créée non sans rebondissements et résistances à Paris en 1889) succède aux jalons du genre: Symphonie espagnole de Lalo (1875), Symphonie romantique de Joncières (1876, hommage wagnérien personnel), Symphonie avec orgue de Saint-Saëns (1885), Symphonie Cévenole de D'indy (1886)...



Franck, critiqué, vilipendé même par ses contemporains, trop antiwagnériens, sont aveuglés par dogmatisme et ne trouvent ici que pédantisme et épaisseur, surtout wagnérisme non dépassé. Or c'est tout l'inverse: dédié à son élève Duparc, la Symphonie de Franck dès le début développe ce caractère profond et empoisonné (tristanesque) et excelle dans l'art ténu et si subtil de la modulation et du développement cellulaire, offrant surtout une leçon d'écriture cyclique: les motifs étant réitérés tout au long des mouvements mais dans une formulation métamorphosée constante, soulignant dans l'écriture cette fluidité structurelle que doit diffuser l'orchestre. La cellule paraît et réapparaît, ses réitérations n'étant jamais identiques au premier énoncé; chacun de ses avatars jalonne les progrès et les avancées du flux dramatique. Chacun des trois thèmes développés séparément dans chacun des trois mouvements est exposé dès le début; leur combinaison superposée relève de la résolution libératrice qui structure encore l'architecture globale de l'œuvre.

Unité organique, symphonie en épisodes. Comment préserver l'unité et la cohérence du flux orchestral, en un tout organique malgré la nécessité du plan en quatre parties, c'est à dire par épisodes, de mise depuis les Viennois classiques et romantiques: Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert...?

Par le principe cyclique très largement exploité et avec quelle finesse et intelligence par Franck. Un concept magistralement défendu par Berlioz dans sa Symphonie Fantastique de 1830. Alors le cycle c'est à dire la

réitération des thèmes précédemment écoutés, emblème du romantisme symphonique français? : très certainement. Franck au moment de la création de son chef d'œuvre est persona non grata parmi les plus conservateurs, ceux qui dans le sillon orthodoxe de Saint-Saëns considéraient le musicien belge comme un traître au nationalisme musical défendu par la Société nationale de musique. Depuis 1870, il reste patriotique de détester l'art germanique. En élargissant l'inspiration et la composition vers le style allemand, celui de Beethoven et de Wagner, Franck avait provoqué une vague d'opposition sans pareil, qui se traduit très vite par une incompréhension de son œuvre. Ambroise Thomas, Gounod épingle sans nuance la Symphonie de Franck, la jugeant maladroite, aride, dogmatique,... c'est à dire insupportablement germanique (lisztéenne et wagnérienne).

Or, maître des climats les plus contrastés, Franck émerveille littéralement entre la gravité lisztéenne du lento-allegro non troppo initial, et le pastoralisme lumineux et mélancolique de l'Allegretto (à la fois andante et scherzo)... C'est en particulier dans le Finale-Allegretto non troppo où sont récapitulés tous les thèmes moteurs et leurs combinaisons souterraines que gonfle une voile orchestrale d'un nouveau souffle, quasi mystique quand la harpe se joint aux cordes, dialoguant avec les cuivres de plus en plus solennels et profonds. L'œuvre est traversée par l'expérience des gouffres désespérés puis, à l'instar des constructions lisztéennes, s'élève à mesure de son développement, en une arche puissante et très texturée mais jamais épaisse ni lourde... Lisztéenne et wagnérienne, beethovénienne et poétiquement totalement originale, comme structurellement façonnée selon le principe cyclique, la Symphonie suppose une maîtrise idéale sur le plan musical et artistique.

La Symphonie en ré de César Franck est couplée avec :
Poulenc : les animaux modèles, concerto pour 2 pianos
Orchestre de Paris

Georges Prêtre, direction



France Musique, en direct du TCE à Paris, dès 20h
Mercredi 25 septembre 2013

Illustrations: César Franck (DR), Georges Prêtre (DR)